

1

La nuit dernière, j'ai commis un meurtre. Je suis la seule à le savoir. Je n'en avais pourtant pas le désir. Il me semble que l'arme est venue se placer d'elle-même dans ma main.

Un mois plus tôt, boulevard Carabacel

Je suis au chevet de ma mère. J'attends sa mort. Je ne l'appréhende pas, non, je l'attends. Je l'attends avec impatience, avec rage ! Voilà des heures qu'elle gît là, livide, les yeux clos. Dort-elle ? Est-elle morte ? Fait-elle semblant ? Elle en serait bien capable. À vrai dire, je n'en sais rien. Ma mère a toujours été difficile à cerner.

Ce matin, à onze heures, comme chaque jour depuis mon arrivée, j'ai tiré les rideaux. Moins de lumière, geint-elle. Toujours à se plaindre. Jusqu'à son dernier souffle. Certes, il peut s'agir d'une gêne. Sans doute l'éclat du soleil lui brûle-t-il les yeux, chose logique à l'article de la mort, d'autant que depuis ces dernières années elle s'est mise à collectionner les lunettes de soleil, énormes, bombées devant, larges sur les côtés, qui lui donnent l'air d'une mouche ou d'une motocycliste.

À quelle profondeur a-t-elle plongé ? Au fin fond des abysses, ou va-t-elle remonter brusquement à la surface comme le cadavre de Paul Meurisse dans la baignoire des *Diaboliques*, ses yeux écarquillés, pour me terroriser ?

J'ai sorti mon petit miroir, je l'ai approché de ses lèvres. Un, deux, trois... Rien...

À quatre, il s'est embué.

UN DÉSORDRE PLUS FORT QUE LA MORT

À genoux je suis, devant la mort. Je l'implore. Je l'espère, et cet espoir est doux. Parfois il faut prendre les mourants par la main et les entraîner vers la porte de sortie. J'aurais voulu, moi, sa fille, oui, j'aurais aimé pousser ma mère dans le ventre de la mort. Mais ne rêvons pas. Ne rêvons pas, me dis-je. Patience.

Pourtant j'ai pitié d'elle, et parfois, quelque chose qui ressemble à l'amour me surprend, monte en moi pour ma plus grande douleur. Oui parfois l'aimer me manque. Un élan fou me submerge. Je l'aime éperdument. Une vague de tendresse me soulève, qui aussitôt s'écrase et meurt à ses pieds. Je me heurte à ses aspérités, je m'y brise en gerbes d'écume. Je la hais. Ses pieds de crasse, ses mains griffues, ses yeux de glace, on ne voit qu'eux tant ils sont bleus, bleu glacier dans le cirque noir de ses orbites. Ses yeux de gelée bleue. Lustrés, vitreux, tournés à l'intérieur. Ces yeux de terreur, tout ce bleu, cette absence. Ces paupières lisses, comme de cire. Pas une ride. Les yeux de ma mère sont deux billes bleues. Égarés dans le fouillis de sa folie, dans les contrées perdues de son esprit. Le nez est grec. Petit et droit, pas une bosse, pas un creux, la pointe parfaitement dessinée. Et les lèvres : arquées, satinées. Scellées. En vérité, ma mère est une poupée.

Et cela était vrai. Ma mère, aux dîners et aux réceptions du préfet, du maire (aussi réputé que corrompu) et autres notables de la ville et confrères de mon père, ma mère, bien que dévastée par l'ennui, ma mère, ma mère rayonnait ! Sauf qu'à l'intérieur, sous ses robes de princesse, sous sa peau lisse embaumée de parfums, moi je savais qu'elle empestait. La crasse lui sortait de partout.